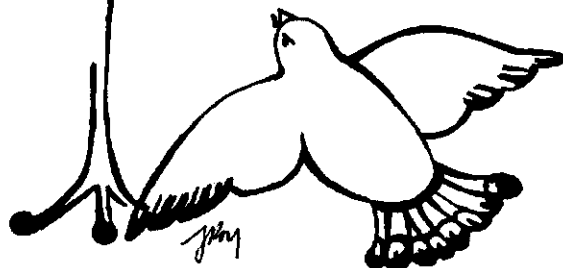


L'autre Parole

La revue des femmes chrétiennes et féministes



Quand les jeunes femmes prennent la parole



no 77, PRINTEMPS 1998

L'autre Parole

C.P. 393, Succ. C., Montréal, Qc, H2L 4K3

SOM-MÈRE

Liminaire	3
<i>Marie-Josée Riendeau</i>	
Mutualité en devenir	4
<i>Chantal Villeneuve</i>	
Mes rêves sont grands...	6
<i>Manon Dubé</i>	
J'ai suivi le chemin de ma foi	9
<i>Martine Rosa</i>	
Déterminée et persévérante	12
<i>Carole Brodeur</i>	
À travers mon regard de femme	15
<i>Christine Guay</i>	
Qu'est-ce que je vis en tant que femme ?	17
<i>Mélany Bisson</i>	
La place des femmes dans la société et en Église	19
<i>Caroline</i>	
Une brève prise de parole	20
<i>Lyne Fournier</i>	
Une femme : des femmes	22
<i>Marie-Josée Riendeau</i>	
Les femmes : indispensables partenaires du développement solidaire	25
<i>Mouvement des travailleuses et travailleurs chrétiens</i>	
Saviez-vous que...	26
<i>Agathe Lafortune</i>	

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes :

à Montréal : L'Androgyne et la Librairie des Éditions Paulines

à Rimouski : La Librairie du Centre de pastorale

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents
en écrivant à *L'autre Parole*, à l'adresse indiquée au verso de la revue.



LIMINAIRE

Depuis Ève jusqu'à nos jours, de nombreuses jeunes femmes ont vieilli, ont souffert, sont mortes avec dans la gorge une autre parole qu'elles n'ont jamais pu dire. Leurs mots d'amour, leurs cris de jouissance étouffés par le patriarcat se sont endormis avec elles. Aujourd'hui, à la suite de nos mères, nous rompons le silence.

Notre parole s'enracine à même notre vécu,
nos mots se dessinent à même les nuances de nos expériences,
nos cris se nourrissent à même la révolte de se savoir si menacées par le silence de l'autre.

Entre la violence conjugale et la liberté de l'amour,
entre la famille éclatée et celle qui se reconstitue,
entre la souffrance et son soulagement,
nous osons dire nos préoccupations et partager nos espérances.

En fait, nous n'avons rien d'exceptionnel à vous révéler. Toutefois, nous sommes toutes uniques, tout comme vos univers d'ailleurs. Notre libre expression est une autre Parole qui, née d'une audacieuse émotion, traverse nos entrailles pour se donner à vous, tel un pain eucharistique.

BONNE LECTURE !

MARIE-JOSÉE RIENDEAU





MUTUALITÉ EN DEVENIR....

CHANTAL VILLENEUVE, BONNE NOUV'AILES

J'éprouve toujours un certain malaise quand il est proposé de traiter à part la question des « jeunes ». J'aimerais tenter de clarifier ici ce malaise.

Il est certes important pour un groupe comme *L'autre Parole* de s'arrêter un peu et de s'interroger sur comment pensent et vivent celles que l'on perçoit comme différentes de nous, dans ce cas-ci, les jeunes. Il ne fait pas de doute pour moi que les « jeunes » sont un groupe opprimé, que l'âgisme est rampant et inavoué dans tous les milieux, et que de leur offrir de prendre publiquement la parole est en soi un acte porteur de libération. Malgré tout, l'intention, reflétée dans le titre du bulletin, de donner la parole aux jeunes femmes, de leur demander de dresser un portrait par autoportrait, un portrait de l'intérieur, ne contribue qu'à moitié à dissiper ma résistance à une telle démarche¹. Il me reste encore une certaine inquiétude face au comment sera reçu le discours des « jeunes ».

Je vous assure que je ne mets pas en doute que l'effort de compréhension sera fait de bonne foi. Mais la compréhension implique nécessairement un changement; un changement pour qui ? Par son regard qui cherche à comprendre et à analyser, l'examinatrice ne se place-t-elle pas déjà dans une position théorique ambiguë ? Est-ce que son regard sera voilé par sa volonté de saisir pour mieux former, par son désir de posséder enfin une réponse à la question qui hante les consciences féministes depuis des années : pourquoi les « jeunes » ne sont-elles pas sensibles au discours féministe ? Je ne tenterai pas de répondre ici à cette question fondamentale (bien que j'aie ma petite idée là-dessus).

J'ai entendu plusieurs tentatives d'explication depuis quelque temps : « Quand elles arriveront sur le marché du travail, elles se rendront compte que tout n'est pas gagné », « elles croient qu'il n'y a pas à revenir sur les acquis », etc. Souvent, ce qui est sous-entendu, c'est que les « jeunes » ne sont pas *conscientisées*. Mais quand on prétend porter un discours situé (et c'est maintenant

¹ Et encore, je vous épargne mes réflexions sur l'horreur que je ressens à être étiquetée « jeune » à trente ans et plus.



presque un cliché que de dire que le discours féministe est un discours situé), il y a un certain paradoxe à tenter de l'inculquer aux générations suivantes. Le concept de conscientisation repose sur un a priori objectiviste : celui d'une vérité absolue qui, lorsqu'elle est articulée, va transformer profondément celles qui l'auront fait sienne. La conscientisation ainsi comprise empêchera le développement des significations situées et la relativisation de la vérité qui permettraient l'élaboration de stratégies de résistance nouvelles. De discours libérateur, le féminisme passe à une dialectique d'oppression². Cette « évangélisation » sent très fort l'orthodoxie : c'est une vision globalisante du bien pour toutes. Nos narrations sont alors ignorées au nom de l'universalisation de l'orthodoxie féministe.

Je propose d'accueillir le discours des « jeunes » pour lui-même, dans un effort d'ouverture et de mutualité dans lequel les deux côtés sont appelés à changer, à grandir. L'ouverture amène à reconnaître de nouvelles possibilités d'identité, de nouvelles façons d'être en relation avec les autres comme personne et non comme des rôles ou des stéréotypes. Ces relations de mutualité, où chacune participe à l'enrichissement de l'autre, sont le contraire de la hiérarchie. La « conscientisation » ne peut plus être à sens unique.

Le féminisme, le féminisme chrétien, est une tentative. Il y en a d'autres. Je me refuse à le poser en universel auquel une jeune femme enfin conscientisée aurait accès. Pour moi, le féminisme est bien plus une analyse, une question, qu'une réponse. Le féminisme est second et facultatif, après la vie qui est un appel à la créativité et à la liberté. Je ne suis pas le futur du féminisme. Je suis son présent. Éminemment.



²

C'est une observation qui a été souvent faite à la théologie de libération. Voir Jaime R. Balboa, « Gustavo Gutierrez in Poststructuralist Critique : Toward a Postmodern Liberation 1 », reproduit sur Internet.



MES RÊVES SONT GRANDS...

Mon nom est Manon Dubé, je suis âgée de trente-cinq ans. À la fois mère et étudiante, je mène un éternel combat pour ne pas m'enfoncer dans l'étiquette sociale qui me revient, c'est-à-dire « femme seule avec deux enfants, vivant au seuil de la pauvreté ». Il y a environ cinq ans, après avoir été mis à pied par la Chambre de Commerce de ma région, où j'occupais, depuis quelques années, le poste de secrétaire administrative, je me suis mise à penser sérieusement au rêve que je caressais depuis fort longtemps, c'est-à-dire « aller à l'université ». Toutefois, les étapes à franchir avant même de pouvoir y déposer ma candidature me semblaient gigantesques. L'obstacle numéro un n'était pas de tout repos; je n'avais pas confiance en moi, d'autant plus que je venais d'apprendre que j'allais donner naissance à mon petit dernier, j'avais donc en ma possession mille et une excuses pour reculer devant mon projet.

Pourtant, dès le mois de septembre suivant, avec l'aide exceptionnelle de mon conjoint, malheureusement décédé depuis deux ans, j'ai entrepris, au Cégep Lionel Groulx, un programme spécialement conçu pour les femmes désirant retourner aux études. Encore incertaine de l'avenir, ce programme m'a toutefois servi de tremplin pour accéder à ma première session universitaire. Plusieurs champs d'études me fascinaient et j'avais l'impression qu'un nouveau monde, rempli de toutes les possibilités inimaginables, s'ouvrait à moi. Je me suis gavée de tout ce qui me semblait intéressant. J'ai pris des cours en criminologie, en psychologie, en philosophie et même en sexologie. Aujourd'hui je suis inscrite au majeur en théologie pratique et au certificat en pastorale de la santé. Je m'intéresse au soutien à apporter aux mourants et aux endeuillés et je vise une approche basée sur l'écoute active, mais aussi inspirée de l'expérience personnelle.

Par rapport à mes valeurs religieuses, je me qualifierais de catholique non pratiquante. L'Église institution m'apparaît comme un professeur autoritaire qui ne rate aucune occasion pour me réprimander. Par l'intermédiaire de cette Église, je comprends que le Salut de Dieu n'a rien de gratuit puisqu'il semble être conditionnel. Or, au cœur de mes prières je n'ai pas de rituels exigés pour me rendre à Dieu. Je me sens aimée telle que je suis, au même titre que les autres, ni plus, ni moins. Je sens que je porte en moi l'amour inconditionnel du Christ. L'institution et toute sa hiérarchie me troublent et me refoulent derrière ses portes. Je n'ai jamais ressenti y avoir ma place puisque je ne me sens pas rejointe comme individu par l'Église et son



clergé. La plupart des ordonnés sont, selon moi, trop ancrés dans leur rôle vocationnel, et laissent rarement transparaître leur personnalité.

Selon moi, le problème se situe, entre autres, au niveau de l'approche utilisée pour me 'séduire'. Je ne vais pas à la messe dominicale, tout simplement parce que je n'y retrouve pas de partage. La communication est à sens unique. Je reçois sans jamais donner. Je regarde sans jamais m'exprimer. Je suis laïque et assise derrière. Dans cette Église, j'ai froid, malgré la beauté du décor et j'ai faim, malgré toute cette nourriture, déjà préparée, que l'on m'offre. Dans cette Église, j'ai de la difficulté à me recueillir et à me sentir chez moi.

Entre moi et cette Église, il existe une éternelle rupture et une éternelle réconciliation. Je la quitte et j'y retourne assoiffée d'amour, tel un enfant au sein de sa mère. Et pourtant, quoi que j'en pense, elle est toujours là à m'accueillir, non pas comme je le voudrais, mais, tout de même, je reconnais qu'elle est toujours là... assidue pour m'offrir les sacrements que je lui demande.

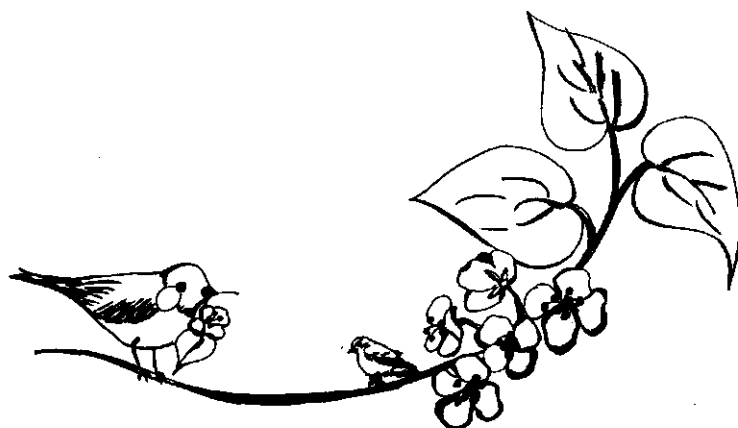
Ce qui m'apparaît fascinant chez l'autre, c'est la capacité de croire toujours au but ou à l'objectif à atteindre et ce, peu importe le choix qui a été fait. La réussite des femmes dans le monde des affaires, des arts et autres est un élément toujours grandissant chez nous, au Québec. Les femmes d'aujourd'hui sont plus visibles dans leur bataille, dans leur persévérance et dans leur aspect combatif. Mais il y eut aussi toutes celles qui se sont battues dans l'ombre et en silence. Il y eut celles qui, par choix, ont sacrifié leur vie pour celle de leurs enfants, parce que socialement parlant c'était la tradition. En ce sens, je me réfère à celle qui fut le plus près de moi : ma mère. Rassurée qu'elle nous a aimés plus que sa vie, je puise aujourd'hui ma force et mon courage dans tous les rêves et toutes les ambitions inaccomplis qu'elle a choisis de taire pour nous.

En tant que femme, je sais pertinemment que pour avoir ma place, je dois me battre plus fort et plus longtemps que l'homme. Je dois vendre ce que je suis et je dois toujours faire la preuve que je suis capable. Nous voulons l'égalité, nous voulons être reconnues comme des individus à part égale et je crois que dans ce sens, la femme a réussi à franchir quelques étapes. Pourtant, il suffit de peu de chose pour nous ramener socialement au second rang de la race humaine. L'Église en est un bel exemple avec son empire rempli spécifiquement de 'mâles'. Non seulement elle refuse d'intégrer la femme comme clerc dans son institution, elle exige aussi de l'homme qu'il en fasse autant, en reniant sa sexualité, donc, en n'ayant aucune



relation intime avec nous, les femmes. Somme toute, je comprends qu'elle nous exclut du revers de la main, parce que, dit-elle, nous ne sommes que des femmes...

Mes rêves sont grands, plus grands que toutes les raisons rationnelles. J'aspire à un monde sans jugement et sans prétention. Je rêve que nous redevenions enfin des individus personnalisés, sans aucun numéro sur notre dossard. Je rêve que notre gouvernement, que notre planète soient gérés uniquement en fonction de notre bien-être, et que les seuls objectifs à atteindre tendent à nous rendre des êtres toujours plus épanouis. Ainsi, à chaque levée du soleil, je m'éveille sur ces rêves un peu fous en réalisant que la lutte est difficile, parce que nous sommes des pions dans cette société et pire encore, parce que nous sommes femmes. Trop de portes nous restent encore fermées. Les femmes ont transmis, depuis le début de la création, leur force et leur apport à la communauté, elles ont créé, bercé et façonné tout homme présent sur cette planète. La non-reconnaissance de ce que nous valons réellement est peut-être le miroir de ce qu'ils pensent d'eux-mêmes. Il n'est pas toujours évident de prendre notre place dans ce grand théâtre de la vie. C'est souvent seules et désarmées, que les femmes se laissent prendre dans le grand tourbillon de la vie et qu'elles oublient quelquefois, voire même souvent, que cette société aux couleurs de l'an 2000, n'est pas celle qui nous convient. Pour ma part, elle ne ressemble aucunement à celle que je côtoie chaque nuit, lorsque je m'envole sur mon nuage.





J'AI SUIVI LE CHEMIN DE MA FOI, LE CHEMIN DE MON COEUR...

Bonjour, je m'appelle Martine Rosa, j'ai vingt-deux ans et je suis étudiante au Baccalauréat en théologie, orientation études bibliques. Je suis également animatrice de pastorale au primaire et responsable du comité de l'A.C.L.E. (Association des Comités Liturgiques Engagées) de ma paroisse. L'A.C.L.E. est un mouvement pour adolescents et adolescentes qui veulent partager leur foi et leur cheminement de vie.

La première question que je pourrais me poser est « suis-je féministe ? » Mais je garderai cette question pour la fin. J'aimerais plutôt vous parler des deux femmes qui ont eu, et ont encore, une grande influence dans ma vie : ma mère et ma grand-mère. La première est celle qui m'a mise au monde dans tous les sens du terme. Elle m'a donné la vie, m'a inculqué tout un système de valeurs, bref, elle m'a offert une bonne éducation. Elle m'a appris l'indépendance, l'importance de faire des efforts pour atteindre mes buts, elle m'a appris à être une battante. En somme, elle m'a appris à être une femme indépendante, libre et bien dans sa peau. Elle n'a pas eu besoin de me définir tout cela, elle n'a eu qu'à me montrer l'exemple. Bien sûr, à la période critique qu'est l'adolescence, nous nous sommes souvent confrontées et ça arrive encore à l'occasion d'ailleurs... Sans doute est-ce parce qu'elle me renvoie mon image comme un miroir dans lequel on se mire le matin. Ou est-ce qu'à travers moi, elle se voit ? C'est sûrement les deux, puisque, comme le dit si bien l'expression, *je suis la digne fille de ma mère !* Et c'est ma fierté. Avec les années, elle est devenue ma confidente, ma conseillère, ma meilleure amie. C'est celle qui est et sera toujours là pour moi, quoi que je fasse.

L'autre femme qui a marqué et marque encore ma vie, c'est ma grand-mère maternelle, cette grande dame que j'admire. Nous avons toujours eu beaucoup d'affinités elle et moi. Je l'admire pour ce qu'elle a réussi à faire de sa vie et parce que pour moi, elle est un grand modèle de foi. Elle a sept enfants, sept petits-enfants et sept arrière-petits-enfants. Sept, n'est-ce pas le chiffre de la plénitude ? Sa famille, c'est sa plus grande fierté. Toute sa vie, elle a eu une foi admirable en Dieu et a porté une grande dévotion à Marie. Elle a vécu les valeurs évangéliques tout au long de sa vie, se dévouant pour les autres, faisant du bénévolat, étant à l'écoute de son prochain. Bien sûr, elle a la foi de son temps et la vit selon ce qu'elle a appris. Mon chemin de foi n'est pas le même que le sien, mais j'affirme néanmoins que notre façon

de vivre notre foi est la même, c'est-à-dire que nous sommes fidèles, authentiques et entières dans ce que nous vivons. Si aujourd'hui je suis en théologie, c'est un peu grâce à elle. Et grâce à une autre femme aussi, je m'en voudrais de l'oublier...

Je vais donc parler de cette femme qui a été là à un moment de ma vie où je n'étais pas certaine du chemin à suivre. C'était il y a deux ans, au moment où je devais donner une réponse à l'université sur mon choix de programmes. Devais-je suivre le chemin de mon coeur, le chemin de ma foi, celui qui m'apparaissait le plus précaire ? J'hésitais vraiment, jusqu'au jour où j'ai réalisé combien Margot était heureuse dans ce qu'elle faisait. Ça faisait quatre ans que je la connaissais, deux ans que nous avions des liens plus proches, des liens d'amitié, mais je n'avais pas vraiment réalisé à quel point elle était bien dans ce qu'elle vivait. C'est à la regarder vivre que mes craintes se sont envolées, que j'ai suivi le chemin de ma foi, le chemin de mon coeur et que j'ai vécu l'authenticité, valeur que ma mère et ma grand-mère m'ont léguée en héritage.

Je suis donc devenue une femme dans l'Église. Cette Église avec un grand E, c'est la communauté, c'est l'engagement, c'est la vie de foi que le Christ nous invite à vivre. Pour moi, l'institution est une classe à part, ce n'est pas l'Église dans le monde. Ce qui se passe en haut de la pyramide reflète rarement ce qui se vit en bas. Moi je fais partie du bas, je suis dans le monde et avec le monde. C'est pour cela que j'ai choisi la théologie. Je veux aller chercher les gens dans ce qu'ils ont de plus profond. Pour moi, la foi se passe à un double niveau : au niveau intérieur puisqu'elle est personnelle à chacun, mais pour se réaliser pleinement, la foi doit avoir un rayonnement extérieur. Ce rayonnement extérieur, je le vis en ayant une foi engagée.

Ceci étant dit, je crois qu'il serait temps de répondre à la question que je me suis posée au départ de cette réflexion. « *Suis-je féministe ?* » Tout dépend je crois de ce que l'on entend par ce mot. Si être féministe, c'est être enragée contre les hommes, contre le pouvoir et contre les « machos en puissance », comme le veut le stéréotype, alors là, ma réponse est immédiate et c'est non, je ne le suis pas. Si être féministe c'est préconiser l'extension du rôle et des droits de la femme dans la société, je dirais peut-être, mais je poserais la question, de quelle façon ?

Pour moi, féminisme va de pair avec féminité et accepter sa condition de femme. Je suis une femme de mon temps, très indépendante qui a conscience de vivre dans une société où la condition des femmes n'est pas toujours la même que celle des hommes. Je suis aussi consciente de tout le côté maternel qui est rattaché à la femme, non seulement j'en suis consciente mais je trouve que c'est une chance

que nous avons. Nous sommes souvent plus sensibles, plus proches de nos sentiments et par la même occasion, nous sommes plus près des gens qui nous entourent. Notre sensibilité est un atout puisque c'est aussi notre force. Dans le domaine de la pastorale et de la vie en communauté, c'est un élément essentiel, quoi qu'en disent ces messieurs du haut de leur pyramide. Et je ne dis pas cela parce que je veux me battre pour que les femmes puissent être un jour ordonnées. Je dis cela simplement parce que je considère que ma place, en tant que femme, est aussi importante que celle d'un homme, tant dans l'Église que dans la société. C'est pour cette dernière raison que je dis que oui, je suis féministe.

Chirsta dites-vous ?

Tel était le titre de notre précédent numéro. Peut-être avez-vous cru un instant que notre créativité n'avait plus de limite ? Peut-être avez-vous cherché le sens caché de cette nouvelle appellation ? Il s'agit bêtement d'une erreur typographique ! Nous voulions évidemment écrire ***Christa***.

Toutes nos excuses !

L'ÉQUIPE DE RÉDACTION



DÉTERMINÉE ET PERSÉVÉRANTE...

CAROLE BRODEUR

Je m'appelle Carole. J'ai deux enfants âgés de neuf ans et demi et de huit ans. À trente ans, je termine mes études universitaires au Baccalauréat en information et orientation professionnelle à l'Université de Sherbrooke. Bientôt, j'entreprendrai une Maîtrise en Sciences de l'éducation. Pour ce qui est du Doctorat... j'y pense.

Le silence de mon père

Comme plusieurs autres femmes, j'ai souffert dans le passé du silence de mon père. J'ai cherché longtemps dans mes relations amoureuses à combler ce manque d'affection masculine. C'est plus tard que j'ai compris que cette absence a été à l'origine de ma dépendance affective. En fait, c'est ce qui m'a amenée à quitter le foyer familial à dix-sept ans pour aller vivre avec un homme que je connaissais à peine.

La violence conjugale

Après deux ans de fréquentation, c'est le mariage suivi de deux naissances. Cependant, la situation se détériore. Le comportement de mon mari changea. Il est devenu agressif et violent envers moi. Par ailleurs, l'insécurité financière, le manque de confiance en moi et ma peur d'affronter ce mari excessif m'ont certainement empêchée de partir. Or, un jour, c'en fut assez. Le divorce étant inévitable, je suis partie avec mes deux enfants âgés à ce moment-là de deux ans et demi et un an.

La monoparentalité

La monoparentalité est tout un défi à relever. Étant une femme au foyer, j'ai dû chercher un emploi. J'ai réorganisé notre mode de vie. J'étais désormais seule à m'occuper des enfants et à effectuer toutes les tâches quotidiennes en plus d'une journée de travail bien remplie. La femme d'aujourd'hui n'a pas fini d'avoir à se surpasser.

Pendant les premières années après la séparation, les enfants ont visité leur père lors des week-ends. Longtemps, j'ai envié la possibilité d'organiser des sorties comme leur père pouvait se le permettre considérant le temps libre du week-end et un bon revenu d'emploi. Mais ce que j'ai trouvé difficile, ce sont les retours du dimanche parce que mes enfants étaient turbulents et querelleurs. La discipline était à recommencer à chaque fois.

Un jour, c'est le drame. Le père est accusé d'un crime grave. Il se retrouve en prison. Alors la pension alimentaire est annulée. C'est le désastre financier, la pauvreté. Je n'ai plus de revenu pour acheter l'épicerie. Pendant des mois, j'ai dû demander de l'aide auprès de mes proches... ce qui n'a pas toujours été évident pour moi.

Lorsque j'ai appris que mes enfants avaient été violentés par leur père, je me suis blâmée longtemps de ne pas avoir vu ce qui se passait. Enfin, ce qu'il me restait à faire, c'était d'interdire les visites et de consulter afin de leur fournir une aide psychologique. Mais je crois que le plus aidant pour eux a été de leur permettre d'extérioriser leur peine, leur solitude et leurs souvenirs et surtout de respecter le rythme de chacun dans ce qu'il vivait.

Un retour aux études

Après avoir occupé un emploi à faible revenu à la suite de mon divorce, le besoin d'assurer à mes enfants une meilleure qualité de vie s'est fait sentir. De plus, le désir de m'actualiser dans un travail que j'aime témoigne bien de mon évolution intérieure à la suite de la séparation.

Afin d'améliorer la situation de ma petite famille et de respecter mon besoin de me réaliser sur le plan professionnel, j'ai opté pour une réorientation de carrière. Cette décision m'a donc amenée à retourner étudier. Ce choix a impliqué un déménagement loin de mes proches et de mes amis. Il me fallait être déterminée et persévérante puisque les études exigeaient plus souvent qu'autrement des heures supplémentaires le soir et les week-ends. Bien sûr, je ne pourrais y parvenir sans l'aide et le support de mes proches qui sont pour moi d'une grande valeur. Ils croient en moi.



Un foyer reconstitué

Depuis trois ans, je suis engagée avec un homme que je considère avant tout comme mon grand ami. En effet, notre relation est fondée sur le respect, la confiance et la communication. À vrai dire, c'est la première fois que je suis bien avec quelqu'un. Les conflits sont rares. Chacun est présent et à l'écoute de l'autre. Nous avons sensiblement les mêmes intérêts. Nos projets d'avenir vont dans le même sens. Enfin, pour toutes ces raisons, nous allons franchir prochainement une autre étape importante dans notre cheminement personnel : vivre ensemble.

Manifestement, il y a eu une période d'intégration. Au début, nous avons pris le temps de nous connaître, ce qui nous aura permis d'éclaircir nos attentes réciproques et d'établir nos priorités. Vivre ensemble sera plutôt une période d'adaptation durant laquelle chacun trouvera sa place au sein d'un foyer reconstitué.

POUR NOTRE AMIE HÉLÈNE...

Hélène Saint-Jacques, du Groupe Bonne Nouv'ailes, a perdu son père, au mois de janvier dernier. Nous offrons à notre belle amie nos sincères condoléances. Hélène, qui reçoit toujours nos confidences et nos peines avec son attitude forte et libre, acceptera pour cette fois, que nous inversions les rôles et que ce soit nous qui lui tendions tendrement la main...

CHANTAL VILLENEUVE, BONNE NOUV'AILES

À TRAVERS MON REGARD DE FEMME...

CHRISTINE GUAY, BONNE NOUV'AILES

Du haut de mes vingt-six ans, je commence tout de suite à poser un regard de femme sur ma vie. Non pas parce que je ne me sentais pas femme, mais parce que je me donne maintenant le droit d'utiliser mon regard de femme. À vrai dire, la paire de lunettes avec laquelle je regarde mon monde et le monde a changé.

D'abord, je constate que je me sens bien dans mon corps et je n'ai pas l'impression de vivre les mêmes préoccupations que les autres femmes face à ce sujet et cela même si j'ai quelques kilos en trop. Toutefois, j'ai senti le besoin de m'approprier ma féminité, comme si je ne savais trop quoi faire de cette dimension de ma personne. Une chose est certaine, c'est que cela m'a fait le plus grand bien. Je me sens davantage femme et en possession de mes moyens. Là où le bât blesse, c'est que ce n'est pas tout le monde qui a suivi l'évolution que j'ai fait dans ma féminité. D'autant plus que je suis jeune et que je fais encore plus jeune que mon âge. Je vous dis que j'en ai des preuves à faire et cela même en étant animatrice jeunesse dans une maison de jeunes depuis au moins trois ans. Par exemple, lorsque je rencontre un conseiller à la ville de Montréal, je sais pertinemment que mon rapport avec lui n'est pas le même que si j'étais un homme. En fait, je me sens continuellement obligée de démontrer mon sens du professionnalisme afin de pouvoir prouver ma crédibilité.

Une situation similaire se produit avec les jeunes quant à la perception qu'ils ont de moi comme animatrice. Au niveau de la relation d'aide, je me sens en pleine possession de mes moyens et lorsque je suis sur le plancher, la distance entre l'adulte et le jeune est parfois très mince. Tout juste ce qu'il faut pour que tout le monde y trouve son compte. Le seul problème, c'est que les jeunes ont l'impression que le pivot de la maison des jeunes c'est l'animateur avec lequel je travaille, alors que nous travaillons en collégialité. Est-ce une question de personnalité, d'approche ou d'identité sexuelle ? Après analyse, je me dis que c'est un peu tout cela. Il y a moins de distance entre moi et les jeunes, je suis très accessible et il est souvent très facile d'entrer en relation avec moi. Tout cela fait que mon image reliée à l'autorité est beaucoup moins menaçante et surtout, je ne suis pas un homme avec toutes les caractéristiques auxquelles on associe force, froideur, contrôle..



Aussi, pour ce qui est du monde en général, j'ai des limites qui me sont imposées parce que je suis femme. Par exemple, j'aimerais bien partir seule en voyage mais mon premier réflexe est de penser qu'il pourrait m'arriver quelque chose. Continuellement, je fais attention et souvent cela se fait inconsciemment, que ce soit le soir dans le métro, au retour d'un party ou lorsque je dois rentrer tard le soir après le travail. Également, que ce soit dans le métro ou dans l'autobus, il n'est pas rare de remarquer que les hommes prennent de la place pour deux. Et bien, quand cette situation se présente, je sens quelque chose en moi qui me pousse à prendre ma place, qui m'invite à m'imposer à l'autre, comme si j'avais besoin de me faire reconnaître. Une fois bien installée, une fierté s'empare de moi et je désire que l'autre prenne conscience de mon assurance.

Mes questions à l'endroit de l'Église institution

Admettons qu'il s'en est passé dans ma p'tite tête depuis l'avènement de Jean-Paul II qui s'est servi de son pouvoir d'infailibilité afin d'affirmer que la moitié du monde, que sont les femmes, n'a pas droit au sacerdoce. Pour dire vrai, j'ai l'impression d'avoir passé à travers un processus de deuil et cela même si, au départ, je n'étais pas très pratiquante et très critique face à l'Église. J'avais pour dire que tant qu'il y aurait de la place pour la critique, l'Église pourrait continuer d'avancer et d'évoluer. Maintenant que la porte est fermée et qu'il n'y a plus de place pour la discussion, j'ai pris mes distances et je ne m'en porte que mieux. Tout de même il me reste une question à laquelle j'ai trouvé une réponse, mais dont je n'ai aucune compréhension : le Christ nous a laissé un si beau message rempli d'amour, de respect, d'égalité et d'espoir. C'est un message qui me parle, qui me fait vivre et que j'essaie le plus possible d'appliquer dans mon quotidien; alors pourquoi l'Église ne l'applique-t-elle pas à elle-même ? Bref, je suis ailleurs et pas fâchée d'y être...

Le type d'EKKLÉSIA auquel j'aspire

Mon idéal d'EKKLÉSIA est une communauté où tous et chacun, homme et femme, prennent possession de leur liberté. Dans cette vie communautaire et associative, toutes et tous s'engagent au mieux-être de chacun et se responsabilisent face à son agir. Soif de pouvoir et inégalité n'ont plus pignon sur rue. En fait, en décidant d'assumer sa liberté, on guide son agir à partir de valeurs prenant racine dans le message du Christ, ce qui signifie, au quotidien, de prendre le temps d'évaluer le pour et le contre à la lumière de sa relation à l'AUTRE. Tout compte fait,

nous ne devons jamais cesser de nous questionner et c'est à partir de nous que nous devons trouver nos réponses, ce qui n'est pas toujours facile. C'est un travail de tous les jours et d'autant plus enrichissant qu'il nous invite à nous ouvrir à nous-mêmes, à l'autre et au Christ. Bien sûr, cette vision de l'EKKLÉSIA est un idéal, mais si vous partagez ce rêve; n'est-ce pas là un premier pas vers notre résurrection et le Royaume Nouveau ?

QU'EST-CE QUE JE VIS EN TANT QUE FEMME ?

MÉLANY BISSON

Je suis une jeune femme de vingt-trois ans qui étudie en théologie. En tant que femme, je porte le passé d'autres femmes qui m'ont précédée. Je crois que la mémoire collective a eu un impact sur moi, car je me suis toujours promise de ne jamais vivre ce que ma mère et les femmes de sa génération ont vécu. C'est pourquoi, je me suis mise à la recherche de mon identité de femme très tôt. Comme toute injustice me renversait, j'ai pris part d'abord à une lutte intérieure. Cette lutte a culminé dans l'acceptation de ma différence physique et spirituelle. La souffrance, quelle qu'elle soit, devait être englobée dans le sens que ma vie prendrait.

La religion de ma mère

Il n'y a pas si longtemps, les catégories de péché enfermaient la femme dans un perfectionnisme qui tuait toute extériorisation de la spontanéité. La peur du péché entretenait un sentiment de culpabilité auto-répressif. C'est que le christianisme du temps était basé sur le péché originel attribué à Ève. Ce lourd péché condamnait à souffrir et à mourir et prenait forme dans un recueil de lois. Dans ce sens, le péché s'inscrivait dans tout agir : désirs, paroles, actes, pensées, omissions sous forme d'interdictions. La femme qui désobéissait à la loi divine telle qu'inscrite dans le catéchisme devait être punie ou faire pénitence. Plus il y avait d'interdictions et plus les femmes se croyaient en faute. Que de désirs ont été ainsi refoulés par crainte du



péché qualifié de souillure ou d'impureté. La femme luttait alors contre elle-même car elle s'identifiait pour ainsi dire au péché qu'elle commettait. Elle était donc coupable à ses yeux et à ceux de la communauté. L'agressivité refoulée faisait place à une autodestruction. L'acte sexuel lui-même n'échappait pas à ce légalisme répressif.

Aujourd'hui

Aujourd'hui je n'ai plus à me battre pour ces droits car les femmes de la génération de ma mère m'ont précédée. Nos droits semblent tellement acquis que je ne pense même plus à cette lutte qui a été si difficile pour elles. Ma mémoire s'est comme assoupie pour faire place à d'autres craintes, à d'autres peurs. Même le mot féminisme est devenu suspect en tant que porteur d'exclusion.

En tant que femme d'aujourd'hui, je dois répondre à l'ordre social de la productivité. Pas de place pour les personnes âgées, pas de place pour les pauvres, pas de place pour les malades, pas de place pour la souffrance, donc pas de place pour notre humanité. Et dans cette société d'exclusions, les femmes sont majoritairement les plus pauvres. Cette exclusion généralisée me répugne car nous devons nous battre pour avoir ne serait-ce qu'un statut d'être humain.

C'est ainsi que la jeune femme d'aujourd'hui doit, pour faire sa place, être extrêmement performante sinon elle est exclue. En plus d'être intelligente, elle doit être belle, pleine d'énergie et montrer que tout va bien dans sa vie. Elle doit de plus réussir sa vie familiale, sa carrière et surtout ne jamais être malade. Donc, respirer la joie de vivre tout en restant performante pour maintenir son « standing ».

Alors que des femmes de la génération de ma mère voulaient être parfaites comme la « Sainte Vierge », nous, à notre époque, nous voulons toujours en faire plus et surtout tout réussir. Finalement, rien ne change vraiment... Pour moi, cela est du pur conditionnement, car à l'âge de huit ans, je savais que j'aurais une carrière et le fait qu'une fille dise qu'elle resterait à la maison n'avait aucun sens pour moi. Est-ce ridicule de penser que nous n'avons pas plus le choix d'opter pour une carrière que nos mères pour leurs chaudrons. (*Je rêve parfois que je suis en train de faire de la soupe à toute une « trolle » d'enfants*). Mais si ces femmes n'avaient pas lutté, je ne serais certainement pas en théologie actuellement. C'est pourquoi, je ne peux pas oublier le passé même si cela agace les autres et même si je dérange.

Je dois avouer cependant qu'un sentiment de rage m'habite encore mais au lieu de me détruire il me pousse plutôt vers l'avenir. Connaître les sources de ma tradition m'a aidée à découvrir combien l'influence du patriarcat me marque toujours. Quand je songe au sentiment de culpabilité dont j'ai hérité, je comprends pourquoi je ne supporte pas le sacrifice.

À la suite de cette brève analyse de la situation actuelle, j'opte pour mon humanité féminine qui me guidera au cœur même de mon espérance.

LAPLACE DES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ ET EN ÉGLISE ?

CAROLINE

Moi...

Je suis une jeune femme âgée de vingt-cinq ans, enseignante au niveau collégial. Le milieu dans lequel j'ai étudié ainsi que celui dans lequel je travaille présentement sont des milieux majoritairement masculins.

Ma perception

Je pense que dans la société dans laquelle on vit, la plupart des hommes malgré tout ce qu'ils peuvent dire, respectent la place des femmes. Ceux qui sont résistants à l'arrivée des femmes sur le marché du travail ce sont ceux qui se sentent menacés. Ils ont vraiment peur qu'une femme les surpasse là où ils ont échoué. Lorsque je suis confrontée à des remarques désobligeantes à l'égard des femmes ce n'est pas par les autres professeurs mais plutôt par une catégorie particulière d'étudiants. Les étudiants qui ont le même âge que moi sont les plus difficiles à gérer. Pas tous, bien sûr, mais en grande partie. Ils acceptent difficilement qu'une femme de leur âge leur enseigne alors qu'eux sont toujours sur les bancs d'école. Ils se sentent inférieurs.



Ma déception

Il existe un autre milieu beaucoup plus intransigeant à l'égard des femmes et je parle de l'Église catholique. Nous ne pouvons malheureusement pas dire que la mentalité a évolué avec les années. Dans ce milieu, la femme est encore considérée comme une servante. Je ne suis pas d'accord mais c'est compréhensible. Il y a eu tellement d'abus dans le clergé par le passé : au plan du pouvoir moral, physique et voire même sexuel qu'il y a de moins en moins de gens qui prennent le rôle de l'Église catholique au sérieux ce qui entraîne du même coup une diminution accrue du nombre d'étudiants en théologie voulant devenir prêtres.

Aujourd'hui, le problème doit être résolu car la majorité des églises devront fermer leurs portes ce qui serait dommage pour les personnes croyantes.

Mon opinion

La confiance perdue ne peut être regagnée. Il faut du neuf. La meilleure solution serait l'acceptation de femmes prêtres par le clergé masculin.

Évidemment, l'Église catholique n'est pas d'accord... Pourquoi ? Parce que les hommes pensent qu'ils perdront leur pouvoir avec l'arrivée des femmes et qu'ils devront apprendre à mieux servir. C'est révoltant.

UNE BRÈVE PRISE DE PAROLE

LYNE FOURNIER

Je suis une jeune enseignante de niveau primaire. Je suis très heureuse car j'ai réussi à décrocher mon premier contrat cette année. Cependant, je vis un certain stress venant d'un désir profond de performer. Je voudrais toujours être à la hauteur. Avec un peu de recul, je comprends aujourd'hui que dans la vie il y a des hauts et des bas et qu'on doit apprendre à vivre avec joie les réussites et avec courage les difficultés.

Une question toujours sans réponse

Le questionnement sur l'Église m'amène à repenser au temps où j'étais enfant, lorsque mon enseignante nous amenait à l'église. À ces occasions, je me demandais pourquoi c'est toujours un homme qui nous pardonne nos péchés, ou qui baptise les petits bébés. Et je me rappelle très bien que l'enseignante répondait à nos interrogations en affirmant que des femmes-prêtres ça n'existe pas. Au pourquoi qui suivait, elle ne pouvait que dire : c'est comme ça. Je crois qu'elle n'osait dire qu'on ne laisse pas de place aux femmes dans l'Église.

Aujourd'hui, si un enfant me posait la question, j'aurais du mal à lui répondre, la réalité n'a pas changé même si les femmes s'impliquent beaucoup dans l'Église.

Des appels inassouvis

Durant mon adolescence, je voyais souvent une femme qui travaillait à l'Église. Elle avait comme rêve de devenir prêtre. Pour l'empêcher de trop parler, on lui a donné la permission de donner la communion. Avant, c'était seulement des hommes qui le faisaient. Personnellement, je ne crois pas que cette femme ait réalisé son désir. Elle a seulement réussi à ébranler un peu le système.

Un engagement réel

Je me demande pourquoi on accorde une place si importante à l'homme dans nos Églises. Les femmes aussi peuvent transmettre le message de Dieu et faire grandir le monde. On n'a qu'à penser à mère Térésa. Elle a donné sa vie pour aider les autres. Elle distribuait un message d'amour, de paix et de partage autour d'elle, à la suite de Jésus.

En conclusion, chaque être humain peut apporter beaucoup aux autres. J'aimerais que les hommes et les femmes se respectent et se considèrent égaux entre eux. L'amour, l'aide et le partage devraient faire partie de notre quotidien au masculin comme au féminin.



UNE FEMME : DES FEMMES

MARIE-JOSÉE RIENDEAU, BONNE NOUV'AILES

Bienvenue chères lectrices. D'emblée, vous êtes cordialement invitées à explorer avec moi certains espaces de mon univers intérieur. Je me nomme Marie-Josée Riendeau. J'ai trente-deux ans. Je termine une majeure en théologie et débute un certificat en théologie orientation pratique sociale à l'Université de Montréal. Depuis plus d'un an, je développe un sentiment toujours grandissant d'appartenance au groupe *Bonne Nouv'ailes* de *L'autre Parole*, mais surtout avec celles qui composent cette ekklesia.

Lorsque je fais le bilan de mes trente-deux ans d'existence, j'ai l'impression que j'ai toujours été féministe et chrétienne. Issue d'une famille monoparentale, vous comprendrez que ma mère est la première femme qui a marqué ma vie : d'une part, en raison de son autorité patriarcale qui lui vient de son père, de l'autre, parce qu'elle a su se débrouiller seule sans l'apport d'un homme. En effet, elle m'a éduquée à partir des valeurs et des principes de Charles-Émile. Florence m'a appris la franchise, à ne pas être naïve, mais surtout à prendre ma vie en mains. De plus, elle a toujours respecté mes choix. Ce n'est que récemment que j'ai compris qu'elle était fragile, dépendante, et que son besoin d'un conjoint l'avait conduit à l'abnégation et au reniement des valeurs qu'elle m'avait inculquées jadis. Peut-être parce qu'elle a projeté sur moi ce qu'elle était, ce qu'elle voulait être ? Quelle qu'en soit la raison, à mon avis, nous sommes toutes inachevées. Aujourd'hui, je suis, à la fois, ce qu'elle est, ce qu'elle aurait voulu être et ce que je suis et ce que je voudrais être.

Dès mon enfance j'ai dû confronter la notion du féminin qu'avait adoptée ma mère. La robe et les frisons, à vrai dire, ne m'ont jamais convenu. Les poupées et toute la panoplie de jouets qu'on attribuait aux filles non plus. Florence, ma chère mère, a été fort attristée de me voir si rébarbative à l'attention qu'elle mettait à faire de moi une belle petite fille. J'étais et je le suis encore, pour certains, un garçon manqué. Mais grâce à cette femme qui m'a donné la vie et qui m'a toujours respectée, je bénéficie d'une liberté de penser et d'être qui à mes yeux est inestimable. Lorsque je me compare à d'autres femmes, je réalise à quel point je me distingue d'elles tant par le sentiment d'égalité ou de supériorité que j'éprouve face à l'homme que par cette manière que j'ai d'être femme dans un univers féminin.



La deuxième femme qui a balisé mon identité de féministe et de chrétienne, je l'ai connue à l'âge de dix-huit ans. Elle se prénomme Micheline. À ce moment de ma vie, j'étais très blessée. L'Église institution, mais surtout ses ouvrières, ne signifiaient pour moi qu'amertume et désolation. Cette Micheline, une maman dans la quarantaine a passé dans ma vie spirituelle comme un baume sur une plaie béante. En effet, sa façon de m'écouter et de comprendre ce que je vivais en ce temps de « noire soeur » ainsi que la manière qu'elle concevait son rapport à Dieu comme femme, comme chrétienne m'a lentement réconciliée avec l'Église et ses ouvrières. Cette femme m'a appris à laisser pousser le bon grain avec l'ivraie, à faire danser mes pauvretés devant Dieu, à croire en moi parce que je suis unique parmi tous et toutes. Grâce à cette femme qui m'a donné la vie spirituelle, aujourd'hui j'ai la liberté de croire, mais surtout je suis libérée de l'aliénation qu'est la culpabilité face à Dieu.

En écrivant ces lignes, je réalise que c'est à partir de ces deux femmes et de ce qu'elles m'ont transmis, que j'ai choisi les meilleures valeurs pour construire ce que je suis devenue. Toutefois, ce que j'en ai fait tient de mon interprétation. En effet, si, aujourd'hui, je suis lesbienne ce n'est pas parce que ma mère m'a inculqué l'indépendance et m'a appris la méfiance face à l'homme. Si je me présente confiante devant Dieu avec mon orientation sexuelle minoritaire ce n'est pas parce que Micheline m'a appris à laisser pousser le bon grain avec l'ivraie. Cela tient davantage de l'intégration que j'en ai faite.

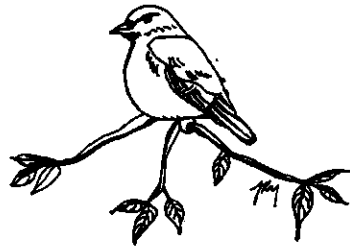
Donc comme lesbienne, j'ai effectivement rencontré des femmes qui ont marqué ma vie, particulièrement une religieuse et une charismatique. Je vous entretiendrai de celles-ci parce qu'elles portent le lourd fardeau de la dualité et de la culpabilité, mais davantage celui de la méconnaissance d'elles-mêmes et le refus de regarder en face leur pulsion. Je n'ai rien contre le va-et-vient entre la chute et la conversion. Ce que j'entends par dénégaration, c'est l'hypocrisie que cela provoque au nom d'une image qu'il faut à tout prix sauvegarder et dont moi, comme bien d'autres, avons été victimes. J'estime que cette dualité entre la conscience et Dieu est intimement liée au patriarcat et à l'exigence normative de ce que celui-ci impose comme étant saint, pur et vertueux. Personnellement, je préfère de loin être une authentique pécheresse qu'une convertie condamnée à l'hypocrisie.

Peut-être que je vous ai choquées, peut-être que je vous ai scandalisées, mais je suis ainsi faite et je n'ai, pour l'instant, rien à perdre ni paradis, ni amour, ni amitié, ni approbation parentale, ni emploi... Je crois foncièrement que je suis extrêmement privilégiée de pouvoir penser et m'exprimer de la sorte. Par contre, je ressens, la précarité de mon libre arbitre. Cependant, à mon sens, quel que soit leur « je suis »,



beaucoup trop de femmes, encore de nos jours, ont peur d'être simplement ce qu'elles sont, et je comprends parfaitement la légitimité de leur silence, de leur abnégation, de leur dénégalation. Cependant, j'espère que l'image à préserver n'obscurcira jamais la beauté de mon être intérieur.

Que Dieue, Christa et la Sophia nous éclairent et nous gardent dans la paix et la joie de ce que nous sommes personnellement comme féministes chrétiennes.



LES FEMMES, INDISPENSABLES PARTENAIRES DU DÉVELOPPEMENT SOLIDAIRE¹

MOUVEMENT DES TRAVAILLEUSES ET TRAVAILLEURS CHRÉTIENS

Depuis sa création, le Mouvement Mondial des travailleuses et travailleurs chrétiens a voulu être un espace où les femmes puissent exprimer leur créativité et avoir leur place entière. Il témoigne par ses membres MTC au Québec, dans les divers pays et continents, combien de femmes instruites ou analphabètes, de manière publique, anonyme ou clandestine, ont joué et continuent à jouer un rôle essentiel dans la construction ou la reconstruction de leur société, de leur peuple ou de leur pays. De tout temps les femmes ont travaillé pour importer leur origine, leur culture, leur statut. Cependant, les lieux d'engagement des femmes tendent à se diversifier. Elles ne se contentent plus d'être confinées dans les places dites « féminines » comme l'éducation, la santé, le service social. Elles réalisent qu'en plus de la contestation elles doivent laisser place à la recherche et à l'application de stratégies d'action. Ici comme ailleurs, elles se battent pour que la folie ou le bien-être d'une minorité ne soient pas payés par une majorité d'exclus. Elles savent aussi que de grands pas doivent encore être franchis pour établir un vrai partenariat de solidarités entre hommes et femmes que ce soit au travail, en famille, dans le voisinage, dans la vie politique, etc...

Le 20^e siècle touche à sa fin. Incontestablement les femmes ont réussi l'une des plus remarquables avancées depuis le début de l'existence humaine. La force et la résistance féminines sont devenues des références partout à travers le monde. Sur toute la planète on voit des femmes qui se regroupent et s'organisent pour améliorer leur vie quotidienne et celle de leur famille. En faisant le choix d'envoyer leurs enfants (filles et garçons) à l'école, elles font progresser la société et évoluer le monde vers plus d'humanité.

Le MTC saisit l'occasion de la célébration du 8 mars pour inviter une fois de plus à mieux tenir compte de la participation effective des femmes dans la prise de décision. Il assure aussi son soutien à toutes les femmes et tous les hommes qui s'associent pour briser le silence de cette merveilleuse histoire féminine qui a ses racines dans la Genèse même où Dieu les créa homme et femme, les bénit et leur confia la planète Terre.

¹ Texte reproduit à la demande de ses auteures.



SAVIEZ-VOUS QUE...

♦ **LA MAISON PARENT-ROBACK VOIT LE JOUR.** La Maison Parent-Roback, formée de 11 groupes de femmes, dont la Fédération des femmes du Québec, s'apprête à effectuer des rénovations intérieures à l'immeuble qu'elle a acquis récemment dans le Vieux-Montréal pour y aménager les locaux de ses groupes-membres. Projet ambitieux et novateur, la cohabitation de ces groupes comporte des avantages certains afin d'augmenter l'efficacité de leurs actions visant l'amélioration des conditions de vie des femmes. Cet investissement devient également un levier économique pour le mouvement des femmes au Québec.

* **LES FEMMES MÉRITENT D'ACCÉDER AU SACERDOCE.** Si c'est le fait que les apôtres étaient des disciples de Jésus qui confère aux hommes le droit de recevoir le sacerdoce, c'est en cette qualité précise que les femmes le méritent autant. Modèles de disciples réussis, comme les qualifie Micheline Gagnon, docteure en théologie et professeure à l'Université de Sherbrooke, les femmes qui ont suivi Jésus ont été les témoins oculaires de toute la carrière de Jésus. Et cela jusqu'au pied de la croix alors que les apôtres s'étaient enfuis. Malgré les orientations données par Vatican II pour le renouveau, le discours actuel de Jean-Paul II sur Marie ne sert ni la promotion des femmes, ni la féminisation de l'Église, affirme la même théologienne. Le Pape

suggère de regarder Marie comme prototype de la « vraie fécondité » auquel les femmes devraient se conformer. Mais les exégètes et les théologiennes féministes y voient une construction idéologique destinée à marginaliser les femmes et à les maintenir dans l'oppression patriarcale, précise encore Micheline Gagnon. (*La Tribune*, 20.12.97)

♦ **LA THÉOLOGIE FÉMINISTE TOUT COMME LA THÉOLOGIE DE LA LIBÉRATION EST UNE THÉOLOGIE PRATIQUE.** Pas seulement une théologie qui pense, mais aussi une praxis pour changer la société. En vue de cet objectif, et sur ce thème, on peut consulter sous la direction de Camil Ménard et Florent Villeneuve, *Projet de société et lectures chrétiennes*, Fidès, coll. Héritage et projet, 1997. Lire surtout l'article de Nicole Bouchard, C. Gilbert et M. Tremblay, « Les solidarités fragiles. Les femmes et la perte d'autonomie », pp. 171-186; Marie-Andrée Roy, « Représentations des rapports de sexe et projet de société », pp. 157-168.

* **LA QUÉBÉCOISE, DÉLIA TÉTREULT, A ÉTÉ DÉCLARÉE VÉNÉRABLE À ROME EN DÉCEMBRE DERNIER.** Née en 1865, soeur Délia Tétreault a fondé en 1902 le premier institut missionnaire féminin au Canada, qui devient deux ans plus tard une congrégation religieuse vouée aux missions étrangères: la communauté des Soeurs missionnaires de l'Immaculée-Conception. Cette congrégation compte aujourd'hui près de 800 religieuses de 17 nationalités réparties dans 15 pays des Amériques, d'Asie et d'Afrique. Environ 450 d'entre

elles résident au Québec. Les Soeurs missionnaires oeuvrent auprès des plus démunis dans les domaines de l'éducation, de la pastorale, du travail social et de la santé. (*La Presse*, 04.01.98, A3)

❖ **L'ENFER MARQUE NOTRE VOCABULAIRE ET NOTRE CULTURE.** *L'Actualité religieuse* (159, 15 octobre 1987) consacre un numéro au thème de l'enfer ici-bas ou dans l'au-delà. On y retrace les grandes lignes de cette histoire venue de loin et qui a atteint son apogée dans le christianisme où s'est développé et pratiqué pendant longtemps une pastorale de la peur. Si l'idée ancienne d'un enfer dans l'au-delà ne fait plus guère recette, écrit un des collaborateurs à la Revue, son utilisation pour qualifier notre société séduit encore. Elle se retrouve tout particulièrement dans les mouvements fondamentalistes ou intégristes des religions, sans oublier les sectes. Ne s'agit-il pas à travers la diabolisation du monde terrestre de rassembler les âmes déboussolées et en quête de sens ?

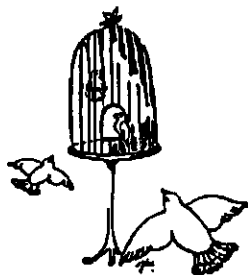
* **L'ENFER, CE N'EST PAS SEULEMENT LE FEU ÉTERNEL.** C'est aussi l'hiver : celui des bourrasques de vent, des bans de neige qui engloutissent et des verglas qui figent, cassent et éteignent toute vie. La représentation d'un enfer enflammé, qui a donné des idées à tant d'artistes, ne correspond pas à celle que les gens du Québec ont pu s'en faire en janvier 1998, eux qui ont été privés d'électricité et donc de la moindre chaleur pendant des jours voire des semaines. L'hypothermie fut pour eux un mal.

* **LE MOT « INTÉGRISME » EST APPARU EN ESPAGNE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE.** Il désigne alors un courant politique catholique refusant toute séparation entre le profane et le sacré, Église et État : le terme de « fondamentalisme » est né au début du XX^e siècle aux États-Unis pour désigner la tendance dure du protestantisme opposé à la fois à l'exégèse scientifique et au christianisme social. D'autres termes comme « islamisme » ou « ultra-orthodoxe » en judaïsme sont également en usage.

○ **MAÎTRE ECKART A ÉCRIT DU BIEN DE LA GENTE FÉMININE.** Et cela se passait au XIII^e siècle. « Si l'être humain était toujours vierge », lit-on dans ses *Sermons*, « il ne produirait aucun fruit. Pour qu'il soit fécond, il est nécessaire qu'il soit femme. « Femme » est le mot le plus noble que l'on puisse adresser à l'âme, bien plus noble que vierge ».

▷ **CARL JUNG DISAIT QUE TOUS LES ÊTRES HUMAINS NE SAVENT PAS QU'ILS ONT UNE ÂME.** « J'ai foi non seulement dans la pérennité de l'homme mais dans sa victoire. L'homme est immortel, non parce qu'il est, de toutes les créatures, la seule dont on ne peut étouffer la voix, mais parce qu'il possède une âme, un esprit capable de compatir, de se sacrifier et d'endurer ». Cette pensée qui est de William Faulkner — il aurait eu 100 ans cette année — ne s'appliquerait-elle pas surtout à l'expérience des femmes ?





Le bulletin **L'autre Parole** est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction : *Denise Couture, Yvette Laprise, Marie-Andrée Roy, Hélène Saint-Jacques et Chantal Villeneuve*

Travail d'édition : *Lorraine Archambault*

Illustration de la page couverture : *Jacqueline Roy*

Impression : Centre d'impression et de reproduction NOIR sur BLANC, Inc.

Abonnements : *Hélène Saint-Jacques*

Téléphone : (514) 355-4217

Abonnement régulier : 1 an (4 nos)	=	12,00\$
2 ans (8 nos)	=	22,00\$
de soutien	=	
		25,00\$, 50,00\$, 75,00\$, 100,00\$
outre-mer 1 an	=	14,00\$
2 ans	=	24,00\$
à l'unité	=	4,00\$

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : *L'autre Parole*

Adresse : C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone : (514) 374-6414, télécopieur : (514) 374-0581

Courrier de deuxième classe — Enregistrement no 7153

Port de retour garanti
